

DJ. OUAREM

LA VENGEANCE DE
BRIROUCHE

(FICTION)

TABLE DES MATIÈRES

PROLOGUE.....	1
CHAPITRE 1 - LE DRAME.....	2
CHAPITRE 2 - LA RENCONTRE.....	16
CHAPITRE 3 - LA MALÉDICTION.....	31
CHAPITRE 4 - L'INJUSTICE.....	59
CHAPITRE 5 - LA DÉLIVRANCE.....	78
CHAPITRE 6 - L'ATTAQUE.....	87
CHAPITRE 7 - LE DÉSASTRE.....	93
CHAPITRE 8 - LA RENAISSANCE.....	105
ÉPILOGUE.....	109

PROLOGUE

Considérons la vie d'un homme pauvre : elle est semblable à un long couloir sombre où toutes les portes de fer sont fermées à clé. Son chemin tortueux est jalonné d'embûches impossibles à contourner, de traquenards et de culs-de-sac. Il tâtonne dans une obscurité qui l'assaille de toutes parts. Chaque fois qu'il tente de faire un pas, il bute contre ces obstacles qui se dressent indéfiniment devant lui. Sans moyens pour y faire face, il crie à l'aide, bien qu'il le fasse sans trop y croire. Son appel de détresse tarde à être entendu par ceux en qui il a toujours placé une confiance inébranlable.

Après une attente qui lui paraît une éternité, et sans qu'on tienne compte de son extrême fragilité mentale et physique, on lui ouvre grande la porte. La lumière et la chaleur sont si intenses après avoir séjourné dans le noir et le froid que le pauvre est sous le choc et ne peut supporter l'effet de l'éblouissement qui le submerge d'un coup. Il devient alors aveugle, insensible, baignant à nouveau dans le noir, où son cœur s'assombrit pour toujours.

CHAPITRE 1 - LE DRAME

Ce soir-là, il faisait très sombre. C'était l'hiver. Mis à part le froid glacial et le silence ennuyeux qui pesaient sur la ville, tout paraissait paisible et tranquille pour le moment. Alors que certains nantis entamaient leur second palier de sommeil, occupés à suivre attentivement la suite de leurs rêves, plongés dans une profonde béatitude, d'autres par contre, qui faisaient partie de la gent malheureuse, peinaient à résister tant bien que mal à la persécution que leur faisaient subir leurs cauchemars. Soudainement, sans que personne ne soit avisé, une voix de femme porta au loin un effroyable cri, suivi du bruit assourdissant du tonnerre qui, par sa puissance, déchira la brume épaisse et moite qui couvrait le ciel.

On entendit alors un bruit de craquement sec provenant de la place publique : un grand arbre se débattait pour rester debout dans cet univers en proie au chaos. Des bourrasques le prirent d'assaut de toutes parts. Malgré sa stature imposante, il se brisa à la manière d'un brin d'allumette. Foudroyé à la base, une partie de son tronc vola en éclats autour de lui; les débris bombardèrent les maisons avoisinantes, causant d'importants dégâts aux fenêtres et aux tuiles des toits. Juste avant qu'il ne s'affaisse sur le sol, le colosse de bois émit une longue plainte caverneuse. Dans sa chute, il entraîna les câbles électriques d'un pylône se trouvant tout près. En se déchirant, les câbles s'entrechoquèrent en se tortillant, rappelant des claquements de fouets. De ce choc brutal jaillit une pluie d'étincelles phosphorescentes qui engendrèrent un feu d'artifice spectaculaire. Le monstre de bois et de feu allongea son imposante carcasse en travers de la route principale, fermant ainsi, de part et d'autre, tout accès aux portes de la ville. L'arbre céda facilement, sans manifester la moindre résistance, à l'attaque du vent violent qui l'avait achevé et abattu aussi facilement. Le calme forcé qui s'en suivit, ainsi que la quiétude dont semblait jouir à présent la ville, inspiraient la méfiance.

Les habitants du quartier s'arrachèrent de force à leur sommeil. Ils se réveillèrent en sursaut. Ébranlés profondément en leur âme par une frayeur terrible qui leur avait refroidi les os, les plus téméraires traversèrent à pied la grande place, désormais méconnaissable, et se précipitèrent au commissariat le plus proche. Le cri inquiétant qui les avait tirés du lit résonnait dans leurs oreilles et leur donnait encore des frissons. Tout de suite informée de la troublante nouvelle, la police se rendit, avec tambours et trompettes, vers le lieu d'où l'alarmant appel de détresse avait jailli.

Dans ce remue-ménage imposé par la contrainte des choses qui échappent au contrôle du commun des mortels et qui nous oblige souvent à subir ses pires volontés, la chance même ne peut faire pencher la balance en la faveur de l'homme : surtout lorsque les forces inégalables de la nature se mettent de la partie! Ainsi, une pluie glaciale se mit à tomber dru, inondant la ville. Les aqueducs et les égouts ne suffisaient plus à évacuer les eaux. De grandes mares gelaient aussitôt qu'elles se formaient sur la chaussée. La pluie verglaçante recouvrait tout d'une épaisse couche de glace uniforme, réfléchissant la lumière des éclairs qui éventraient le ciel. Il était désormais presque impossible de se tenir debout. Tous ceux qui s'aventuraient dans la tempête glissaient maladroitement en cherchant un appui introuvable dans cet univers glacé.

Une ambulance, parée pour de telles circonstances, fut appelée d'urgence à la rescousse afin de prendre le relais. Désespérément, le véhicule tentait en zigzaguant, de se frayer un chemin parmi l'essaim de curieux qui assiégeait le bas de l'immeuble d'où le cri de la femme avait émané. En dépit du mauvais temps, la foule grossissait d'heure en heure. On venait même d'autres quartiers éloignés pour assister au spectacle nocturne et apocalyptique. Les policiers se trouvaient entourés d'un monde fou, qu'ils n'arrivaient plus à contenir. Jamais de mémoire de flic on n'avait vu pareille indiscipline. La foule, sur laquelle les policiers semblaient n'avoir aucune autorité, leur donnait du fil à retordre. Le calme qu'ils voulaient rétablir laissa place à la panique, au désarroi et à l'angoisse. Nerveux, les débutants ou les bleus, qualificatif utilisé dans le jargon policier, auraient été prêts à commettre l'irréparable, si ça n'avait été de l'intervention des plus expérimentés et

des plus sages qui, petit à petit, parvinrent à apaiser la foule et à calmer les esprits. Après des efforts soutenus et quelques bousculades énergiques et répétées, les policiers purent enfin se frayer un chemin vers l'entrée de l'immeuble, où l'ambulance se gara de peine et de misère.

L'équipe médicale, composée d'un médecin et de deux infirmiers, surgit de la voiture d'urgence. Leurs silhouettes furent éclairées par le bombardement intense des flashes des photographes de presse postés à l'avant-ligne de la foule, munis de leur grosse artillerie, en alerte permanente, prêts à l'assaut. Instinctivement, les blouses blanches saisirent la civière, un mobilier de la fonction inspirant simultanément peur et espoir, selon l'état de la personne qu'on s'apprête à transporter. D'un pas accéléré, l'équipe franchit le hall menant à l'escalier. Ils escaladèrent les marches une à une, emboîtant le pas à l'agent qui leur servait de guide. Neuf paliers plus haut, ils arrivèrent à bon port et pénétrèrent dans l'appartement. Ils y furent accueillis par la mine triste et accablée du commissaire chargé de l'affaire. En deux mots, il expliqua au médecin la situation, en se basant sur les faits préalablement fournis par ses subordonnés. Dès que son interlocuteur eut achevé ses explications, le médecin se pencha sur le corps inerte de la jeune femme qui gisait sur le lit, baignant dans un mélange de liquide amniotique et de sang en forte quantité. L'odeur âcre de ce sang en état de décomposition, amplifiée par la température surchauffée des lieux, mettait au défi quiconque voulait s'en approcher. De part et d'autre du corps de la femme, deux bébés de sexes opposés dormaient sereinement, leurs têtes soutenues par les bras de leur défunte mère.

La scène était effrayante à voir et à sentir. Elle donnait la chair de poule même aux âmes les moins sensibles. Prenant son courage à deux mains, le médecin établit son diagnostic. D'une main tremblante d'émotion, il rédigea son rapport, où il mentionna une mort naturelle causée par une forte hémorragie, de toute évidence suite à l'accouchement douloureux que la pauvre femme avait subi seule, sans assistance ni médication. Cependant, avant de rendre l'âme, par un ultime effort, elle avait rassemblé les quelques

forces qui lui restaient pour couper de ses dents les cordons ombilicaux et les ligaturer de ses doigts raides, tout en priant pour la survie de sa progéniture.

La rigueur morale rappelle la conscience à l'ordre, insistant sur l'observation d'une pensée pieuse pour la malheureuse. Il s'agit, en fait, d'exhumer pour ne pas les perdre de mémoire quelques traces de son passage sur terre, aussi bref qu'il fut, avant son inhumation définitive. Elle qui vécut comme enterrée vivante sous le poids injuste des us et coutumes d'une certaine époque. Son entrée dans l'arène de la vie fut empreinte de deuil.

Aux portes de la vieillesse, ses parents avaient compté tout au long de la grossesse sur la chance de mettre au monde un enfant de sexe masculin, dont la naissance assurerait la pérennité du nom familial et éviterait l'extinction de la lignée, mais le sort en avait décidé autrement. Dès sa sortie du sein maternel, l'enfant n'inspirait que répulsion et larmes froides alors qu'on la plaçait de force dans les bras de sa mère. Non souhaitée par ses parents, elle fut le motif suffisant de leur séparation, sans possibilité de réconciliation. La malchance se répercuta sur la santé de la fillette, qui grandit sous le fardeau écrasant du remords que la nature de son sexe avait fait naître en elle et qui, petit à petit, lui volait ses forces. Ainsi avait-elle succombé à l'accomplissement de son droit naturel inné, celui de procréer, qui eut raison de sa faible résistance.

Le père des orphelins nouveau-nés avait lui aussi quitté ce bas monde. Plusieurs longs et tristes mois s'étaient écoulés depuis qu'on l'avait mené à sa dernière demeure. De son vivant, il espérait avoir un jour un héritier. Il souhaitait ardemment sa part de bonheur en découvrant les joies d'être père. Mais la mort l'avait sapé dans la fleur de l'âge, sans signes annonciateurs de l'absence d'un lendemain. Revenant chez lui à la fin d'une rude journée de travail, content de retrouver son foyer et avant même qu'il ait eu le temps de s'asseoir, une fièvre l'assaillit brusquement. Étourdi, son sang bouillait dans ses veines telle de la lave volcanique. Des tiraillements d'estomac occasionnèrent de terribles douleurs qui lui labouraient la tête. Sentant son crâne sur le point d'exploser, il fut pris d'une panique soudaine lorsqu'il vit ses jambes se dérober sous lui, signe d'un effondrement imminent.

Afin d'apaiser la douleur qui l'affligeait, il absorba pêle-mêle plusieurs médicaments, dépassant largement par ce geste regrettable la dose maximale que son organisme pouvait supporter. Sur le coup, son cœur cessa de battre et la vie quitta son corps, de sa bouche grande ouverte dégoulinant près d'un quart de litre de salive mousseuse.

Ces malheureux concours de circonstances seraient responsables de toutes les difficultés qu'auraient à endurer les deux petits anges encore fragiles.

Cependant, à l'extérieur, la foule attendait dans l'expectative, sous la morsure du froid, qu'on daigne l'éclairer sur ce qui se tramait en coulisse. Une curiosité montante germait dans l'esprit de chacun. Elle leur fournissait la patience dont ils avaient besoin pour faire face à la longue attente. Les personnes âgées, qui ne pouvaient se tenir dehors et rester debout dans le froid mortellement glacial, s'agglutinaient aux fenêtres, frêles créatures enveloppées de couvertures, aux aguets, patientes dans l'espoir de capter le moindre chuchotement provenant de la scène, qui les renseignerait sur la raison de l'attroupelement en question. L'aube s'apprêtait à percer le voile nocturne lorsque les infirmiers apparurent en premier, portant la civière sur laquelle reposait le corps inerte de la défunte, inondés par les flashes des appareils photo, qui revenaient à la charge avec une intensité accrue, semblables à de minis éclairs. D'un geste agile, les infirmiers hissèrent la civière jusqu'à son point d'ancrage, puis la rivèrent à l'aide des attaches appropriées au plancher de l'ambulance. La foule retint son souffle devant la scène tragique, puis poussa des soupirs d'étonnement, d'effroi et de compassion. Le médecin se montra par la suite, suivi de près par toute l'armada des policiers. Il s'apprêtait à monter auprès de l'ambulancier. De ses bras, il protégeait les jumeaux en les couvrant soigneusement d'une étoffe chaude, éloignant par cette attention tout risque de prendre froid qui fragiliserait leur santé naissante. Mais le froid était si intense qu'il parvint quand même à piquer le nez des poupons, leur donnant une jolie couleur de tomate bien mûre.

Il pleuvait toujours aussi intensément, comme si le ciel était surchargé d'une eau qu'il fallait évacuer rapidement. Les blouses blanches et leur escorte s'engouffrèrent

chacune dans leur véhicule, prêtes à se rendre à l'hôpital, quand elles se trouvèrent assaillies par la foule. Malgré l'insistance des autorités la sommant d'aller voir ailleurs, elle faisait la sourde oreille. En colère, beaucoup de badauds décidèrent de s'asseoir à même le sol gelé, menaçant d'observer un sit-in jusqu'à ce que leur curiosité soit satisfaite. Pour désamorcer la crise qu'on sentait grossir, on se résigna à informer la foule sur ce qui venait d'arriver, là-bas, quelques étages au-dessus de leurs têtes. Le commissaire en personne se chargea du commentaire. D'un air contrarié, il les informa de tous les détails de l'enquête, depuis le début jusqu'à la fin. La foule, ravie des déclarations du chef, se résigna à lever le pied de grue et se dispersa dans le calme. Bien avant que le quartier ne soit désert, le cortège des policiers entama rapidement son retour au quartier général, un appel radio l'informant qu'une autre affaire, plus urgente, l'attendait. Navré de ce contretemps, le chef se sentit froissé de ne pas pouvoir escorter l'ambulance par ce temps déchaîné. Cette dernière démarra comme elle le pouvait et ses phares allumés déchirèrent les ténèbres qui enveloppaient le chemin menant vers l'hôpital de la région.

La ville entière était plongée dans un silence religieux, brisé uniquement, de temps en temps, par le crépitement de la grêle tombant sur les toitures et les pavés givrés : un morceau de musique admirablement joué quand on y prêtait attentivement l'oreille.

L'ambulance roulait, roulait en suivant le chemin déjà tracé par son destin. Elle ne laissait derrière elle que le crissement des pneus sur le manteau de glace ondulé et le ronronnement saccadé du moteur poussé à plein régime, qu'on entendait encore résonner au loin. De longues minutes s'écoulèrent, qui aux yeux des membres de l'équipage parurent des heures à cause des mauvaises conditions météo et de la route à parcourir. Sur les tronçons difficiles, presque impraticables, les secousses leur donnaient des haut-le-cœur, tandis que les portions plus clémentes les berçaient d'une douceur inégalée, favorisant le calme et le repos, et l'effet enchanteur du sommeil les conquérant sournoisement. Juste au moment où l'ambulance s'apprêtait à négocier un virage serré sur un passage rétréci et sinueux, les paupières du conducteur s'alourdirent irrésistiblement. Son pied se posa maladroitement sur l'accélérateur. Il appuya de toutes ses forces dessus, croyant freiner, en

même temps qu'il tournait le volant dans un sens, puis dans l'autre, comme les aiguilles d'une horloge affolée.

Le véhicule heurta brutalement une grosse bosse et le conducteur perdit complètement le contrôle du véhicule. Tous les réflexes qu'il avait acquis depuis l'obtention de son permis de conduire le lâchèrent en cet instant. Poussé aux limites de l'épuisement par l'exécution difficile des manœuvres et par la visibilité presque nulle que lui imposait l'écran brumeux du paysage, il ne put éviter la catastrophe tant redoutée: le véhicule fut catapulté vers le bord de la route, tomba en chute libre tout au long de la pente raide, puis s'écrasa au fond du ravin, dans un bruit terrible de froissement de tôle et de cris d'agonie.

Un étranger qui venait en sens inverse avait entendu l'écho sinistre et confus du drame qui s'était produit. Il pesa de tout son poids sur le champignon de frein, tout en se collant de toutes ses forces au volant; sa voiture s'arrêta néanmoins après avoir glissé un certain temps. Suite à cette action, elle tournoya sur elle-même en menaçant d'une sortie de route qui aurait pu coûter cher à son occupant. Ce dernier ne dut salut qu'à l'intervention divine qui épargna sa vie à ce moment, en se le réservant pour la suite de ses desseins. Craignant le pire, il prit une longue inspiration en fermant les yeux, puis sortit du véhicule la mine blême de peur pour évaluer la gravité de la situation.

Ce qu'il vit au fond du ravin le frappa de stupeur et lui allongea le visage, tandis que l'odeur qui en remontait et que ses narines arrivaient à peine de sentir à cause d'un début de grippe, lui donnait la nausée. Elle lui fit oublier même la misère qu'il venait de vivre à l'instant. Pour s'encourager, il se dit que s'il n'y avait ne serait-ce qu'un seul survivant, il fallait faire quelque chose au plus vite. D'où il était positionné, il pouvait clairement voir l'épave de métal en contrebas, mais la pente était trop raide pour qu'il puisse visualiser le chemin à emprunter pour la descente. Encore sous le choc de l'horrible vision et incapable de réfléchir à la conduite qu'il devrait adopter, il décida d'agir. Illico, il bondit à sa voiture et en ouvrit le coffre rapidement, se saisissant d'un jeu de cordes qu'il utilisait